

Corps socialisé, sexualisé

(Conférence à l'Université populaire de Narbonne, mai 2005)

En préambule, je tiens à dire que traiter un sujet aussi vaste avec une volonté d'exhaustivité tiendrait de la gageure. J'ai donc fait un choix sur des domaines, des mondes corporels. Ce choix est, par évidence, sujet à caution et critiquable. J'espère, justement qu'il amènera des critiques à la fin de mon propos. Je prends position mais ne prétends pas détenir la Vérité... un petit bout de vérité, peut-être... Parler du corps, c'est, d'emblée, accepter cette antinomie, assumer ce paradoxe : j'ai un corps et je suis mon corps. Lorsque je pense, notamment sur ce qu'est mon corps, c'est mon corps lui-même qui pense. Contrairement à la **thèse platonicienne**, reprise ensuite par le **christianisme**, il n'y a pas de dualisme mais un monisme incontournable.

Pour paraphraser **Protagoras**, je dirai que « **mon corps est la mesure de toute chose** ». Pour aller plus loin, mon corps est l'unique réalité au monde. Ainsi, quand je disparaîtrai, mon Univers disparaîtra avec moi. Et cette disparition est inéluctable dès mon apparition sur Terre, car, comme le remarque finement **Vladimir Jankélévitch**, « **le vivant meurt de son corps** ». Donc le corps est l'unique réalité, mais quelle réalité ? La **psychanalyse freudienne** insiste fortement sur le fait que « **le corps n'est qu'une fiction** ». Et, comme le dit **Gilles Deleuze**, « **le corps est un habit d'arlequin fantasmatique** ». Donc, d'après **J-P Valabrega**, « **toute théorie du corps ne peut être simultanément qu'une théorie du fantasme** ». Par contre, si l'on donne une quelconque valeur concrète à ce fantasme, toute tentative de définition du corps conduit à travailler sur **les trois énigmes incontournables de la corporéité** : **premièrement la division sexuelle du corps** (la science nous montre que la distinction homme et femme est insuffisante), **deuxièmement la distinction du corps vivant et du cadavre** (et donc se poser la question où s'arrête la vie, lorsque le cœur s'arrête, le cerveau...) **et troisièmement la dualité de l'âme et du corps** (je reviendrai sur ce dernier point).

Par ailleurs et en désordre, le corps est le plein et le vide, l'intérieur et l'extérieur, l'introjection et la projection, l'activité et la passivité, le conscient

et l'inconscient, etc.. Mais, justement parce que le corps est partout, il n'habite nulle part. Comme le dit **Pierre Fédida**, « *ce non-lieu du corps, c'est-à-dire l'échec de sa figuration et l'omniprésence de sa mise en scène, est la modalité originaire de l'événement de sa vérité* ». Corps objet, corps sujet, corps senti, corps représenté, corps signifiant, corps perçu, corps pensé, le corps est donc bien à la frontière entre le réel et l'imaginaire. N'oublions pas, cependant, que mon corps préexiste déjà dans le corps de mes parents, comme celui de mon enfant préexiste dans le mien. Est-ce le sens de l'heureuse expression du poète **William Wordsworth** : « *l'enfant est le père de l'homme* »? Ainsi, je vivais, à l'état embryonnaire, et avant cellulaire, moléculaire, etc., dans le corps de tous ceux qui m'ont précédé. C'est ce que **Hubert Reeves** exprime en disant que nous sommes tous « *des poussières d'étoiles* ». Dès le début de l'Univers, si l'on peut supposer qu'il y en ait eu un, j'existais déjà et la trace de mon passage vital infinitésimal perdurera jusqu'à la fin des temps.

Pour abandonner la métaphysique, et se placer sur un plan sociologique, disons avec **Marcel Mauss** que « *le corps est un fait social total* », le premier et le plus naturel instrument de l'homme. Qui plus est, d'après **Michel de Certeau**, « *chaque société a son corps comme elle a sa langue* ». Or, notre monde occidental n'a jamais autant parlé qu'aujourd'hui de son corps, sur son corps. Il est ubiquitaire, surtout depuis que nos sociétés occidentales ont pris la pleine mesure de sa dimension économique. Dans le même temps, ces sociétés tendent, en permanence, à réduire le corps au silence ou tout du moins à ne lui accorder qu'une seule façon de s'exprimer, celle qui appartient aux valeurs intrinsèques de la société.

C'est de ce système de « **mutisation** » du corps que je veux vous parler aujourd'hui. C'est le sens du titre de mon propos : « **corps socialisé, corps sexualisé** ». Une petite explication terminologique s'impose. Dire que le corps est social, comme nous venons de le voir, c'est presque une tautologie. De même, le corps de l'homme comme celui de tous les mammifères est sexué. Je n'y reviendrai pas. Cela est la reconnaissance d'un état. En revanche, ma distinction en « isé », « socialisé, sexualisé » est justifiée par la reconnaissance d'un processus de transsubstantiation du

corps, de changement de substance. Cette transformation n'est pas biologique mais philosophique, sociologique, économique voire politique.

Je prendrai pour étayer mon propos, quatre systèmes sociaux dans lesquels le corps est formé, déformé, transformé. Il s'agit du **milieu médical, des mondes de la publicité et de la mode** (que je traiterai ensemble), **puis de la prostitution et du sport.**

1) Commençons par le **discours médical sur le corps.**

Comme le relève **Maria Michela**, « **le corps n'a jamais été autant soigné qu'aujourd'hui** ». Ses faiblesses, ses anomalies, son vieillissement inéluctable sont de moins en moins tolérés. Tant de la part de l'individu lui-même qu'au sein de nos sociétés dans leur volonté de puissance et d'efficacité. Il faut donc le plier à ces exigences en utilisant de plus en plus de techniques sophistiquées. Celles-ci, hier réservées à une élite, deviennent de plus en plus accessibles à chacun. Une analyse herméneutique nous montre que l'objet corps du discours médical est construit à partir d'une **conception anatomophysiologique**. Cela fait du corps une structure modélisable et fragmentée.

Si l'on veut se faire réparer un tendon de la main, on va dans une clinique SOS mains. Si l'on a des problèmes d'angiopathie ou d'athérosclérose, on s'adresse à un vénérologue, un angiologue. Et si l'on est confronté à des problèmes d'identité, de schizophrénie, on se dirige vers la psychiatrie. Quoi de répréhensible en cela ? Rien, bien sûr. Il vaut mieux s'adresser à un qui sait qu'à dix qui cherchent. Sauf que cette manière de voir, de voir le corps, est doublement limitative.

Premièrement dans ces trois interventions qu'elles soient chirurgicales ou médicamenteuses, la visite d'un spécialiste entérine **le morcellement du corps**. Je prendrai mon propre cas comme exemple. Je me suis fait opéré vers l'âge de trente ans **des deux tendons d'Achille**. Une opération mi-préventive, mi-curative. À l'époque, le matin, au lever, je marchais à peu près comme un vieillard centenaire, cacochyme et valétudinaire. Un chirurgien a donc pratiqué un hersage de mes tendons. L'opération a bien réussi, tant mieux pour moi, mais qu'a dit le chirurgien ensuite ? Que je devais arrêter toute activité de saut et qu'à mon âge je pouvais arrêter les activités sportives. Je rappelle que j'avais alors une trentaine d'années et que je suis

professeur d'Eps. Ce chirurgien était, à peine, plus âgé que moi mais possédait, déjà, un bon petit bedon et ne devait certainement pas, de son côté, pratiquer beaucoup d'activités physiques. Bien évidemment je n'ai pas suivi son conseil, mais le problème n'est pas là. Ce que je reproche, en particulier, à ce médecin ne se résume pas à ses remarques stupides, presque naïves mais surtout au fait qu'il n'ait pas essayé de chercher pourquoi mon corps manifestait une faiblesse par le truchement de mes tendons et ce que cette manifestation pathologique signifiait sur ma personne d'une manière globale et non fragmentaire.

Le cas bien connu du **membre fantôme** et de sa persistance dans le corps du mutilé, ne serait-ce qu'au travers de la souffrance mais également dans les rêves, doit nous questionner sur la notion de totalité physique. Comme le dit **Maurice Merleau-Ponty**, *« les excitations venues du moignon ménagent un vide que l'histoire du sujet va combler »*.

Autre exemple, **soigner les vaisseaux** ne suffit pas. Il faut essayer de savoir pourquoi tel individu va présenter ce type de pathologie et non d'autres. Bien entendu, une introspection est pratiquée quant aux antécédents, quant aux conduites alimentaires. L'étude de la circulation sanguine implique une analyse plus vaste que le traitement des tendons. Néanmoins, à partir du moment où l'on possède des informations sur les facteurs de déclenchement, qu'en fait-on ? Peu de choses. On culpabilise le malade quant à des excès alimentaires, alors que nous vivons dans une société de tentation, on enjoint à la prudence et à un régime adapté. Or, on sait pertinemment qu'une même alimentation créera des problèmes chez tel individu et pas du tout chez tel autre. C'est, d'ailleurs, l'alibi des fumeurs qui disent qu'un non fumeur peut attraper un cancer des poumons. Si l'on garde l'image stéréotypée du gros qui va avoir des problèmes de tension et de varices, on sait très bien, en réalité, que certaines personnes au corps sec, voire maigre, présenteront des pathologies veineuses bien plus fortes.

Où est-ce que je veux en venir ? À dire ceci. Le vrai problème n'est-il pas, là encore, la non prise en compte de la globalité de l'individu. Et, dans ce cas-là, est-ce la faute du malade si, enfant, on a gavé son corps avec une alimentation trop riche, trop sucrée. Il en va de même pour **le tabac et l'alcool**. Des campagnes de prévention existent particulièrement culpabilisantes et hypocrites. On soigne une maladie individuelle alors que le

mal est social, voire culturel. Il est significatif que l'obésité touche bien plus les populations défavorisées que les autres.

Dernier exemple, **les maladies dites mentales**. Leur résolution est souvent médicamenteuse. On se débarrasse du problème en avilissant le corps du patient, en le rendant dépendant, drogué. Cette pratique de confort pour l'institution, pour la famille, pour la société, minimise les aspects psychosociologiques de l'affection neurologique.

Le projet, tout récent, de répertorier précocement **les comportements anormaux de certains enfants, dès trois ans**, et de mettre en place un suivi médical ne démontre-t-il pas qu'il est plus facile de se débarrasser de la tumeur, de traiter le corps malade que de chercher à savoir pourquoi il est malade et surtout de quoi ?

Le morcellement, la segmentation est donc la première façon d'appréhender le corps du malade par le corps médical. La deuxième me semble bien plus grave et bien plus révélatrice des fondements de notre société. Elle concerne la **définition idéologique de la normalité, de la santé**. On peut ainsi observer, aujourd'hui, une rhétorique de la santé qui ne conduit pas seulement à un refus de la maladie et de l'infirmité mais aussi à leur stigmatisation. Ces deux manifestations corporelles sont de plus en plus présentées comme des déviations insupportables par rapport à la nature, à une normalité naturelle. Normalité qui, bien entendu, est strictement socioculturelle.

Le discours médical n'est pas plus fondé que quiconque à établir une conception du bien, ni à l'imposer. La notion de santé, qui a suivi de fortes évolutions au fil des siècles, de la santé qui se préserve (« **qu'y a-t-il de plus précieux que la santé** », nous dit **Socrate** ?) à la santé qui s'éduque (**Programme officiel de l'éducation physique et sportive**), notion de santé qui renvoie toujours à ce concept de normalité, comme si celui-ci allait de soi, provenant d'une sorte d'immanence, comme quelque chose que l'on ne saurait remettre en question.

Que signifie donc le mot normal ? Peut-on dire que l'état de normalité est celui qui est le plus répandu statistiquement ? Ou encore, peut-on parler d'un état naturel de normalité ? En d'autres termes, existe-t-il un modèle de corps normal et sain qui puisse être rapporté à une **taxonomie médicale** allant d'une extrême à l'autre, du malade mourant jusqu'à la personne

saine ? En réalité, qu'y a-t-il de plus normal que la maladie et la mort ?

Canguilhem nous dit : **« l'anormal n'est pas ce qui n'est pas normal, mais ce qui est un autre normal. »**

Reprenons l'exemple de la chirurgie. Avec cette opération des tendons, j'ai parlé, jusqu'ici d'altération du corps assez forte mais surtout qui pourrait être accidentelle. Je suis différent de l'être normal mais je souffre. Il paraît donc logique de tenter de supprimer ma souffrance. Mais supposons que le corps manifeste sa différence à la normalité par une petite taille, sans cause pathologique. Où se trouve la souffrance ? En quoi **le nanisme**, puisqu'il faut l'appeler par son nom, je parle, ici, du nanisme dit « essentiel », lilliputien, est-il une souffrance ? Il l'est surtout dans la perception sociologique de cette différence en tant qu'handicap. La souffrance provient bien plus du regard de l'autre.

Cela n'est pas sans conséquence. En 1991, aux Etats-Unis, dès le début de la **commercialisation de l'hormone de synthèse de croissance** pour traiter, au départ, des enfants atteints de nanisme, on s'est rendu compte que les ventes de cette hormone dépassaient largement les attentes. Au point de devenir l'un des produits pharmaceutiques les plus vendus. Le slogan utilisé par les deux sociétés propriétaires de cette hormone était : **« Ces enfants ne sont pas normaux. Leur petite taille les défavorise, ils sont petits dans une société qui considère la petite taille comme une tare »**. Par suite, les médecins commencèrent à prescrire cette hormone à des enfants tout à fait sains, simplement plus petits que les camarades de leur âge.

Pour conclure sur le chapitre médical, je dirais que l'on assiste à **une médicalisation de la vie** dans toutes les sociétés technologiques (peut-être, d'ailleurs parce que les autres n'en ont pas encore les moyens). Comme nous le dit **Jean-Marie Brohm**, **« le chantage de la vie est un chantage de survie, face à une seule alternative : soit accepter la manipulation de son corps pris en charge par le pouvoir médical, dans un statut de corps-objet, anonyme, soit mourir sans le secours de la médecine. Il faut produire de la santé et l'homme moderne est un homme dépossédé de son autonomie »**. Dans le même sens, dans un réquisitoire fameux, **Ivan Illitch** parle, quant à lui, de **« iatrogénèse médicale »** pour désigner **« les dommages imputables aux prérogatives démesurées**

d'une certaine médecine ». C'est ce qui faisait dire à un malade : « *le médecin me tue pour m'empêcher de mourir* »(nous pouvons rappeler les ravages de la monothérapie des premiers temps du Sida et de la remise en question du dépistage systématique du cancer du sein par plusieurs spécialistes). Mais Illitch parle également de « *iatrogénèse sociale* » pour signifier « *l'ensemble des contrôles et examens qui tendent toujours à tirer le corps individuel vers une norme qui n'est jamais la sienne* ».

2) Je vais reprendre ce concept de normalité en abordant mon second chapitre. Celui sur **la mode et la publicité**.

Je partirai de la notion de « *schéma corporel* » que nous devons à **Paul Schilder**. Une image du corps souvent remise en question, aujourd'hui, car elle occulte la dimension symbolique du corps, mais qui garde comme qualité essentielle d'être parfaitement explicite. Quand je regarde mon corps dans le miroir, j'ai une image de mon corps qui sera différente que celle que les autres auront de mon corps. Et la réciproque est vraie.

Pour donner un exemple, je vais reprendre le sujet que je connais le moins mal, moi-même. Dans les années 80, **j'ai participé à plusieurs mouvements féministes**. Et bien, il m'est arrivé plusieurs fois d'être refoulé (c'est le cas de le dire) par des féministes, sous prétexte que je représentais, avec mon allure de lutteur de foire ou de joueur de rugby, l'archétype du pouvoir masculin, le macho. C'est-à-dire que, parce que je ne possédais pas le corps délabré, chevelu, antisportif, disons-le, presque féminin, de leurs compagnons masculins habituels, je n'avais pas le droit d'être féministe. Entre parenthèses, cette accusation m'était souvent formulée par des jeunes femmes aux allures de déménageurs et qui se comportaient avec leurs partenaires féminines, comme les pires des machos patriarcaux.

Que pouvais-je y faire ? Que pouvais-je faire pour changer mon apparence physique ?

À l'époque rien. Mais aujourd'hui, la science pourrait m'aider. Il suffit de lire les magazines spécialisés, jusqu'ici essentiellement féminins, mais la presse masculine se rattrape... Je puis être transformé des pieds à la tête. Le visage, mais également les seins ou les pectoraux, les fesses ou les abdominaux, le sexe, tout y passe. Mon corps, donc, peut être entièrement

renové, métamorphosé, soit, mais en quoi ? Je reviens à l'image du corps pour préciser que, que ce soit l'image que j'ai de mon corps ou l'image qu'en ont les autres, aucune de ces perceptions n'est vraie. Il n'y a pas de vérité puisque je l'ai déjà dit, il n'y a pas de normalité.

Mais, là encore, la société pense pour moi. L'exemple du nanisme peut prêter à controverse. Est-ce **une pathologie ou est-ce une différence** ? Nous touchons au domaine éthique. Mais que dire de quelqu'un qui aura une oreille un peu plus grande que l'autre, un nez légèrement de travers, une coquetterie dans l'œil ? Faut-il considérer une **différence minime comme un phénomène à supprimer** ? La réponse est dans la question. Non ! Ce serait remettre en question la notion même de singularité, de charme. Ce qui fait que l'autre va me plaire, que je vais être attiré par son corps et son unicité. Les caresses que mon corps va accepter avec délice ou va donner avec passion seraient peut-être tout à fait désagréables voire dégoûtantes, repoussantes, si elles provenaient d'autres mains ou étaient destinées à une autre personne. De plus cette quête de corps idéal est une véritable quête du Graal, c'est-à-dire **une aspiration quasi nietzschéenne à la surhumanité**.

Alors ?! Comment comprendre cette propension qu'ont nos sociétés occidentales à nous faire passer par des moules corporels ? Comment accepter qu'un nombre important de filles américaines, à peine âgées d'une quinzaine d'années, se fasse refaire les seins, supprimer la culotte de cheval, redessiner le nez ? L'une des dernières modes des filles asiatiques est de se faire débrider les yeux. Contrairement à ce que l'on croit, les minorités visibles font souvent tout pour se rendre invisibles. L'exemple de deux présentatrices de couleur des journaux de la télévision française, **Audrey Pulvar** sur France 3 et Christine Kelly sur la chaîne Ushuaïa est, ici aussi, significatif. Visiblement, toutes deux se défrisent les cheveux. Les informations télévisées seraient-elles moins bonnes avec des cheveux frisés, voire crépus ? Bien sûr, ces jeunes femmes ont le droit de se faire défriser les cheveux mais ont-elles la liberté de ne pas le faire ? Tout comme de ne pas être de véritables pots de peinture.

Dans un autre registre, personnellement, j'appartiens au **CRAS, comité radicalement anti-string**, dont je suis l'unique membre... mais j'espère faire quelques adeptes dans la soirée. Si je ne mets pas de string, ce dont vous

vous doutiez quelque peu, je souffre à la place de mes élèves filles, lorsque je les ai en danse, et que leur string sort à moitié du pantalon (parce que c'est la mode) ou se coince entre les fesses. Argument invoqué, des filles m'expliquent que c'est plus agréable que les culottes. Je n'y crois absolument pas. La vérité est bien plus triviale et d'autres osent l'avouer. Voir les élastiques sous le pantalon, c'est tellement laid... (Je ne vous le fais pas dire ma bonne dame). **Laid, beau**, voilà le vrai problème. Adolescente, je ne vais pas mettre **un tee-shirt** qui cache mon ventre en hiver, ce n'est pas la mode. Il faut souffrir pour être belle. Je dois acheter **des sortes d'écrase-cacas** dont les semelles culminent à 15 centimètres et avec lesquels je ne peux pas courir et à peine marcher. Pour les mères, il serait impensable d'aller danser ou dans une réception autrement qu'en **talon aiguille**. Les mollets de la femme sont tellement plus beaux, ainsi... Et tant pis pour le bassin et la colonne vertébrale.

Les garçons ne s'en sortent qu'un peu mieux avec **ces culs de pantalons** qui descendent jusqu'entre les genoux et qui les empêchent, eux aussi, de se mouvoir. Ou encore avec **ces chaussures qu'on ne lace jamais** et qui provoquent un nombre de plus en plus important d'entorses.

Vous me direz, bien sûr, que tout le monde ne subit pas le conditionnement de la mode ou de la publicité, d'ailleurs, vous-mêmes savez parfaitement faire la part entre ce qui est beau et ce qui est à la mode. Je répondrai qu'il en est de nos corps comme des animaux malades de la peste chez **Jean de La Fontaine**. « *Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient touchés* ». Et d'ailleurs, comment sortir indemne face à cette pléthore d'images de corps jeunes, beaux, en bonne santé, idéaux, **Jean Baudrillard** parle **d'idéaltypes**. Des corps que l'on utilise à toutes les sauces : pour vendre des produits esthétiques, des voitures, jusqu'aux produits d'entretien ou alimentaires... dont le rapport à la perfection corporelle est très difficile à trouver au prime abord. Si ce n'est pour imposer cette représentation de la santé, de la réussite et de la normalité dont je parlais précédemment.

Et si dans certaines **pubs apparaissent des corps laids, difformes, vieux** enfin qui ne correspondent pas à ces critères de jeunisme et d'éternité, c'est souvent dans le but de ridiculiser les corps présentés.

Anecdote... Qu'a-t-on dit lorsque **Dominique Galouzeau de Villepin** a été nommé premier ministre ? Quelle a été la première comparaison avec son concurrent immédiat au sacre suprême ? Il est beau, il est grand, élégant. Un journal féminin parlait même d'un grand coursier, un bel étalon, donc, à Matignon. Et mieux, même, argument massue, son fils est mannequin. Tout était dit et Sarkozy n'avait plus qu'à prendre des hormones de croissance.

Plus sérieusement, quels sont les mécanismes en présence ? **Pierre Bourdieu** parle d'« *hexis corporelle* », dans laquelle s'exprime toute la relation objective, objectale du corps de l'homme avec la société. Bien entendu ces mécanismes ne sont pas naturels. Ils sont propagés grâce à tout un système d'imprégnation psychologique, notamment par la publicité dont je parlais à l'instant, de manière à ce que chaque corps de chaque individu soit pris dans cette nasse. La mode est une manne économique énorme mais ce phénomène n'est pas seulement inhérent à l'économie, il participe d'un vrai système d'uniformisation, de conditionnement des corps et, par là, des personnes.

Là encore, on peut me rétorquer que, si l'on observe une foule, un panel très large de corps différents s'offre à nous. Est-ce à dire que la négation de l'individualité, de la personnalité dont je viens de parler ne soit que l'émanation de critiques marxistes ou marxisants ? Je ne le pense pas. Pour revenir à **Bourdieu**, la notion d'*habitus* nous enseigne que **chaque corporation a son corps**. Il est impensable d'imaginer un banquier sans cravate, un marginal sans ses dreadlocks ou une secrétaire de direction sans tailleur façon « Chanel ». Même si ces catégorisations sont, évidemment, fausses en particulier, elles sont vraies statistiquement.

Le magazine « Marie-Claire » avait fait une expérience. Celle d'envoyer, à une centaine d'entreprises, six photos de six femmes cadres dont les diplômes et les compétences étaient supposés équivalents. La question, posée, était : « **le niveau de qualification et l'expérience de ces six femmes étant les mêmes, laquelle embaucheriez-vous ?** » L'astuce était qu'il s'agissait d'un seul et même mannequin, habillé de six manières différentes. Les résultats sont particulièrement éclairants sur les stéréotypes sociaux. La fille qui a été élue avec 78% des suffrages était leur archétype

de la femme de direction. Cheveux dégagés mais sages, tailleur à l'aise mais en dessous des genoux, chaussures à talons et petit sac élégant. Je préciserai, tout de même, que les autres tenues n'avaient rien d'affolant. Les femmes présentées allaient du costume, avec petite cravate, et petit chignon, à la femme cool en passant par l'étudiante attardée. Une seule apparence vestimentaire pouvait paraître un peu provocante ou sexuelle avec une robe fendue et un nombril apparent. Celle-ci a obtenu 0% des votes, tout comme le costume cravate, d'ailleurs. Une femme cadre n'a le droit d'être ni délurée, ni lesbienne.

Pour reprendre **Schilder**, il existe donc bien **des images sociales du corps** et ces images sont fortement ancrées en nous. Pour dernière preuve, une photo a fait la une des journaux, celle du président **Chirac** photographié dans le plus simple appareil au fort de Brégançon. Pourquoi ? Parce que lorsque le roi est nu, ce n'est plus le roi.

Je terminerai ce chapitre par la démonstration que ces jeux de conditionnement ne sont pas innocents. Non seulement il n'y a que très peu de marge de liberté, je disais, tous étaient touchés, mais encore la mode présente le corps comme le révélateur de notre personnalité que les autres rencontrent et choisissent. Ainsi la culpabilisation de celui qui n'est pas conforme est permanente. Si je suis obèse, c'est de ma faute.

Cela crée des **générations de jeunes femmes et de jeunes filles boulimiques et anorexiques** qui tentent de transformer leur corps pour être belles et désirantes et pour réussir dans la vie. Les unes, les boulimiques trouvent, dans le vomissement, la seule possibilité de répondre aux injonctions contradictoires d'une société qui valorise un individu mince, idéal, dans un contexte de profusion alimentaire. Les secondes, les anorexiques, vont encore plus loin dans la négation d'elle-même. Dans une société de contrôle de soi, contrôle de ses pulsions, elles poursuivent une quête morbide, refusant toute ingérence de l'extérieur en soi.

Dans ces deux derniers exemples, nous touchons, là, à un **modèle de sexualisation sociale**. L'anorexie, et la boulimie ne concernent qu'une part infime de la population masculine. Les hommes n'ont que très peu à subir ces contraintes de l'image de soi, puisqu'ils ont le pouvoir. Comme disait **Karl Marx** : « **Je suis laid mais je peux m'offrir la plus belle fille du**

monde ». On pourrait croire que le plus vieux métier du monde est dans la nature des choses. Que le désir irréprouvable de l'homme doive trouver sa résolution. Ne serait-ce que pour la paix sociale... Même les revendications, récentes, de femmes représentantes des prostituées ne se résumaient qu'à des demandes de possibilité de pratiquer en toute tranquillité leurs professions, les « **métiers du sexe** ». Je pense que c'est faire **une réelle erreur paradigmatique**. Le besoin sexuel n'existe pas en tant que tel. Des franges entières de population ne font jamais l'amour. Surtout des femmes, mais également des hommes, par exemple les moines... en tout cas a priori. **Le besoin de manger existe, de boire, d'uriner, de déféquer. Mais celui de faire l'amour, non.** Il se situe sur un autre registre. **C'est un désir.** Or, dans la prostitution, le désir ne peut qu'être biaisé, comme le dit **Maria Michela**, il s'exprime à travers *l'instrumentalisation du corps de la femme*. Celle-ci est ravalée au niveau de réceptacle, de trous, de matière. C'est que nous lisons dans le *Meilleur des Mondes* d'**Aldous Huxley**, je cite : « *Ils parlent d'elle comme si elle était un morceau de viande... et ce qui rend la chose encore plus pénible, c'est qu'elle se considère elle-même comme de la viande* ».

Je ne tente pas, maintenant, alors que je le niais tout à l'heure, de recréer une notion de normalité, face à la perversion. Mais si je dis, contrairement à **Sigmund Freud**, soi-même, que *tout acte sexuel non procréatif n'est pas la manifestation d'une perversité*, je dois, au contraire, reconnaître que la perversion intervient là où se produit *une scission entre l'intentionnalité et la corporéité*. Il n'est, donc, pas ici question de morale. Si ce n'est dans la négation de l'autre.

Aujourd'hui encore, une **femme est violée** tous les trois jours dans une ville comme Paris. Autre preuve symbolique ou sémantique de l'instrumentalisation du corps de la femme, « **putain** » fait quasiment partie du langage courant. Les femmes le disent. Moi-même qui suis très prudent sur ce sujet, j'ai du mal à ne pas le dire, lorsque je me tape sur les doigts en sculptant. Par contre si je prononce les mots « **clitoris ou vulve** », je choque.

3) Je vais utiliser le commerce du sexe pour faire une habile transition. La préparation de la **Coupe du Monde de football** en Allemagne est l'occasion d'une reconnaissance éclatante d'une augmentation de la sexualité tarifée, comme cela existe lors de toute **manifestation sportive** d'une certaine ampleur. Les instances gouvernementales et sportives tentent de gérer cette prostitution. Qu'on ne se méprenne pas, ce n'est pas pour l'empêcher, c'est pour éviter qu'elle soit trop visible ou qu'elle **entache cette belle démonstration de l'amitié entre les peuples** que représente une confrontation sportive. Ainsi, l'érection (si j'ose dire) du plus grand « **Eros center** », du plus grand « bordel, d'Europe a été prévu à côté du plus grand stade de football. Que voulez-vous ? Le sport excite ces messieurs, dans les stades. Ils doivent donc évacuer les tensions agressives, accumulées. Personne ne s'étonnera que cette prostitution ne soit presque uniquement que de la prostitution féminine. Est-ce à dire que le sport est une affaire de mecs ? Il est indéniable que le corps est fortement sexualisé à travers les valeurs véhiculées par le sport. Ces valeurs passent en priorité par des grilles de lecture masculines. Les activités spécifiquement féminines sont valorisées dans la grâce, la souplesse, l'esthétique, les rondeurs. L'image que l'homme a du corps de la femme idéalisée. Les activités masculines tournent autour de la puissance, la vitesse, la détente, l'explosion. Lorsque l'on est à **l'écoute des commentateurs sportifs**, ceux-ci véhiculent des stéréotypes sociaux tellement forts qu'ils en sont presque caricaturaux.

La **sexualisation du sport** est non seulement permanente mais fait partie de ses fondements structurels et conceptuels. Ainsi, lorsque les femmes s'intègrent dans les disciplines « **altius, citius, fortius** », elles sont dévalorisées par des performances toujours inférieures. Si une femme peut sauter plus de 2 mètres, un homme sautera 50 cm de plus. Si une femme court le 100 mètres en 10 secondes, l'homme courra en 9, etc. (du monstre à la femme mec)

Mais hormis cette ségrégation sexuelle fondamentale, que ce soit le sport féminin ou masculin, l'évolution actuelle du sport de compétition repose de plus en plus, comme nous le dit **Jean-Marie Brohm**, sur « **les représentations machiniques du corps humain entièrement assimilé à**

un automate supérieur ou à un cybernanthrope ». Le sport n'est, donc, qu'une vaste entreprise de rentabilisation et de réification du corps. Et si l'éthologue **Karl Lorenz** a, un jour, évoqué **l'aspect cathartique du sport**, ce qui veut dire le défoulement, la sublimation des pulsions agressives, il en est bien revenu (ce qui a été démontré par l'étude des comportements agressifs des ados sportifs).

Si l'on voulait croire à une époque mythique de réalisation de soi, à travers l'éducation physique, celle-ci a totalement disparu. Pour preuve la place hégémonique du sport par rapport aux jeux traditionnels et plus loin la sportivisation actuelle des jeux traditionnels. Je vous renvoie à l'étude de **Jean Château**, sur *« Le jeu de l'enfant après 3 ans »*. La finalité de ces jeux était souvent tout autre que celle de la disparition symbolique d'autrui, la mort de l'autre corps. Ce pouvait être la création d'une relation corporelle, trouver un partenaire, l'intégration du hasard dans le jeu, tout un ensemble de dimensions bien plus complexes sociologiquement que les valeurs du sport.

4) Pour conclure sur ce sujet ou cet objet, c'est selon, je dirai qu'il existe certainement des solutions pour **dé-réifier** le corps. Une analyse globale des phénomènes de déformation - transformation ne peut s'arrêter à une **idéologie de domination**. Ce serait oublier que le corps des possédants est aussi le siège de névroses, de pathologies provoquées par le système social. Même si le traitement n'est pas identique *« selon que l'on soit riche ou misérable »*... Je pense que ce système préexiste à la constitution de notre civilisation contemporaine. Est-ce à dire qu'il serait naturel ? Je ne le pense pas. Je crois, au contraire, que **la manière de considérer le corps et donc l'être humain dans notre monde occidental est liée à la définition de l'homme**.

Soit l'on pense que **l'homme est mauvais par nature**, auquel cas la concurrence, la rivalité, la négation de l'autre sont constitutifs de l'ontogenèse humaine. En d'autres termes, le corps de l'homme est un loup pour les autres corps.

Soit, au contraire, et c'est la position que j'adopte, à l'instar **d'Albert Jacquard**, par exemple, **l'homme est un anthropoïde toujours en cours**

de formation et la Culture avec un grand C peut aider à la prise en compte de son entièreté, tenter de résoudre ses contradictions et l'amener progressivement à accepter l'inéluctable, sa propre fin.

Quelles pistes peut-on proposer ? Tout d'abord en finir avec le dualisme. Comme je le disais au début de mon propos, l'**âme**, pas plus que Dieu, l'ultime aliénation, l'âme, donc, n'a pas sa place dans un monde de libération des corps. Je dirai en paraphrasant **Mikhaïl Bakounine** : « *Si l'âme existait, il faudrait s'en débarrasser* ».

Dans un même sens, il convient de dénoncer les phénomènes de religion du corps, que **Jean-Marie Brohm** nomme « *le dernier substitut néo-paganiste à la transcendance divine ou au sacré* ». Cette religion est soit un **facteur d'individualisation**, soit un **système d'endoctrinement**. La dénoncer, donc, pour rechercher une corporéité sociale et globale dans laquelle le corps de chacun doit prendre sa place, toute sa place mais rien que sa place.

À partir de là, combattre les concepts de beau et de laid. Comme disait **Auguste Rodin** : « *ce qui est laid, c'est ce qui est faux* ». Cela veut dire, je l'ai dit plus haut, remédier aux difformités lorsqu'elles sont facteurs de souffrance, mais ne pas gommer les différences. Une différence aujourd'hui peut être une richesse demain. (et même différence n'est pas handicap)

Dénoncer, également, le corps instrument, qu'il soit sexuel ou économique, et donner une dimension sociale à certains courants actuels de la création artistique permanente dans notre société contemporaine. Je crée avec et grâce au corps de l'autre, et ce tout au long de ma vie. À la condition, tout de même, de supprimer les valeurs de corruption et de compétition qui règnent dans l'art actuel. N'est-il pas significatif qu'on parle aujourd'hui de « **performer** » et de **performance artistique** ?...

Autre piste... Dans les années 80, un chercheur en éducation physique, **Pierre Parlebas**, avait tenté de mettre en place *une praxéologie motrice, une sémiotricité*. Cela consistait en l'analyse de la signifiante du geste corporel élémentaire. Il serait riche de repartir dans cette direction mais en s'attelant à une **socio-sémiotricité**. Par exemple en croisant ces travaux avec ceux de **Marcel Mauss** et de ses disciples sur les techniques du corps.

Si **Paul Valéry** nous dit que « *l'homme doit apprendre à grimper sur ses propres épaules* », il serait bien qu'il grimpe aussi sur celles de son voisin. Et vice-versa. La littérature, notamment ethnosociologique, anthropologique, en l'espèce, ne manque pas. Seule manque une volonté philosophico-politique mais il n'est pas interdit de rêver. Ce qui n'est finalement qu'une des manifestations créatrices de mon corps.

Bernard Sabathé